



HAL
open science

Les locutions prépositionnelles en sur : des invariants prépositionnels aux spécialisations sémantiques

Didier Bottineau

► **To cite this version:**

Didier Bottineau. Les locutions prépositionnelles en sur : des invariants prépositionnels aux spécialisations sémantiques. *Le Français Moderne - Revue de linguistique Française*, 2010, 1, pp.28-43. halshs-00656270

HAL Id: halshs-00656270

<https://shs.hal.science/halshs-00656270>

Submitted on 3 Jan 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les locutions prépositionnelles en *sur* : des invariants prépositionnels aux spécialisations sémantiques

Didier BOTTINEAU

Dans un précédent article (*L'Information Grammaticale* 2008) on a réalisé une analyse des locutions prépositionnelles en *sous* et leur statut théorique dans la langue française. Cette analyse a abouti à des conclusions concernant le comportement sémantique de *sous* hors et en locution prépositionnelle de nature à soulever les questions correspondantes pour la préposition *sur*. Aussi commence-t-on par rappeler brièvement l'argument concernant *sous*. Tout acte de parole enchaîne dynamiquement une succession de « formes » lexicales et grammaticales, en fait des actions motrices aux effets percevables, multimodaux (auditifs, visuels et tactiles), et distribués (tant au locuteur par proprioception qu'à l'allocutaire par perception). L'expérience de ces enchaînements de couples action / perception, matériels (l'acte de parole communicationnelle) ou simulés (acte de lecture silencieuse ; acte de pensée intérieure réflexive, endophasique), permet de conduire par un processus corporel réel ou imaginé (avec ses groupes de souffle, son rythme, sa prosodie) l'émergence à la conscience d'un type de représentation sémantique distinct des actes de catégorisation et de réactivité émotionnelle et pragmatique auxquels l'individu accède directement sans la médiation langagière. Ces représentations articulent des « notions » (au sens culiolien) associées à des unités lexicales (des « mots », fragments dialogiques de parole prélevés dans le discours d'autrui, unités vocales d'action sémantique sur autrui et soi-même) et les combinent selon des processus rituels convoqués par les morphèmes grammaticaux (ici encore, des unités vocales d'action sémantique distribuée à soi et/ou autrui), le tout en suivant des procédures routinières d'exécution (la syntaxe dans sa dimension séquentielle et narrative relativement à la chaîne informationnelle), éventuellement corrélées au lexique et profilées comme des « constructions » (Goldberg 1995, Lauwers dans ce numéro). Un marqueur comme *sur* ou *sous* « n'encode » pas une représentation, il suscite un événement sémantique chez l'interprétant interpellé (l'allocutaire) et/ou réflexif (le locuteur monologal ou endophasique) envisageable comme acte de conceptualisation : sa valeur opératoire, plutôt qu'un signifié de puissance ou une valeur schématique abstraits, est un complexe hétérogène faisant appel à des facettes diverses et non concomitantes d'ensembles d'expériences synthétisées par un marqueur unique. Dans certains cas, la structure de l'évènement sémantique est en rapport avec le profil même de l'articulation (théorie des cognèmes développée par l'auteur de ces lignes, modèle que l'on ne peut expliciter ici) ; et que la mise en œuvre de l'évènement sémantique dépend de son inscription dans la chaîne des autres événements : en l'occurrence, le caractère locutionnel ou non des syntagmes introduits par *sur* et *sous*, avec les effets de coalescence sémantique induits par cette distinction. On échappe à une vision encodagiste de la langue, et on souscrit à la conception distribuée du fait cognitif et sémantique : le signifié n'est pas une forme mentale non sensible que viendrait extérioriser ou intérioriser le signifiant, forme sensible à seule fonction symbolique ; au contraire, le signifiant est action vectrice de l'avènement du signifié, aussi bien pour le locuteur lui-même que pour l'interlocuteur. En somme, on transite d'une phénoménologie de troisième personne du fait langagier (l'observation des formes et structures comme objets statiques par un linguiste extérieur non participant et dans leur relation à des représentations elles-mêmes réifiées) à une phénoménologie dynamique en première et seconde personne (la modélisation de l'expérience de la constitution du sens vectorisée par celle, sensorielle et motrice, de l'exécution et de la reconnaissance des formes verbales), considérant que la plausibilité de tout modèle à prétension cognitive est à ce prix.

Dans le cas particulier de la préposition *sous*, l'emploi de la préposition, son exécution en tant que routine articulatoire et sensible, amène l'interprétant à établir un rapport entre une entité et un repère : $x \text{ sous } y$. Ce rapport se présente comme un système complexe confrontant les simulations d'au moins deux modalités de perception sensible du monde empirique : l'une de type visuel – *sous* définit le repère comme obstacle visuel interposé entre l'observateur et l'entité (la couverture masque le chat) ; l'autre de type tactile – *sous* positionne l'entité dans la direction du vecteur gravitationnel provenant du repère (la couverture pèse sur le chat). Le degré de pertinence de l'une, l'autre ou les deux facettes empiriques du rapport entité-*sous*-repère et ses différentes implications (mouvement, statisme etc.) dépend évidemment de la connaissance interlocutivement partagée des propriétés des acteurs en présence (*sous la couverture vs sous la table*) : la préposition de langue synthétise un complexe relationnel invariant fondé sur l'hétérogénéité multimodale des sensorialités à travers laquelle les sujets participent à des situations de vie qu'ils modélisent par la parole dans les termes du rapport $x \text{ sous } y$ dans sa diversité ; et son engagement discursif s'opère dans des environnements verbaux et non verbaux qui spécifient celles des facettes de l'invariant qui s'appliquent à la situation (la couverture pèse sur le chat, donc l'abrite et le réchauffe ; la table ne fait que le cacher). Ces distinctions triviales seraient dénuées d'intérêt pour le linguiste si l'on n'observait pas leur radicalisation par les locutions : si la préposition *sous* indiscrimine le couplage visuo-tactile en langue, la locution prépositionnelle en *sous* pour sa part « choisit son camp », avec une partie du corpus spécialisé dans la valeur dissimulative (*sous couleur de, sous prétexte de*) à l'exclusion de la valeur dynamique, et l'autre partie du corpus réservée à la valeur dynamique (de contrôle, de coercition issue du thème gravitationnel) : *sous les yeux de, sous contrôle, sous réserve*. En un mot, dans le cas de *sous*, les processus de figement, de perte de compositionnalité et de coalescence sémantique associés à l'inscription de la préposition dans une locution (*sur parole, sur ordre*) ont pour effet de sélectionner en langue celle des modalités perceptuelles qui caractérise le domaine sémantique d'appartenance de la locution ; c'est ce principe de sélection qui explique la diversité sémantique apparemment

chaotique des locutions. Il faut donc se demander si ce principe s'applique de manière idiosyncratique à *sous*, ou s'il est généralisable à toute préposition dont la « forme schématique » ou le « signifié de puissance » serait irréductiblement un complexe multimodal. Dans ce contexte, on se tourne naturellement vers la préposition apparemment opposée et complémentaire, *sur*, et on lui pose la question : son invariant se présente-t-il aussi comme un complexe multimodal, et son inscription locutionnelle a-t-elle un effet de sélectivité analogue à celui constaté pour *sous* ? Pour tenter de répondre à cette question, on propose donc dans cette ordre : (i) un modèle de ce que pourrait être l'invariant de la préposition *sur* en tant que complexe multimodal ; (ii) un survol des reprofilages contextuels de cette valeur hors d'un environnement locutionnel ; (iii) une typologie des reprofilages stabilisés de cet invariants dans le cadre figé ou semi-figé des locutions.

1. Valeur opératoire de la préposition *sur*

On appelle valeur opératoire d'un marqueur l'acte interprétatif spécifique que sa réception suscite au moment où elle survient dans la procédure de construction du sens. Pour déterminer la valeur opératoire il existe essentiellement deux méthodes d'interprétation : (a) l'interprétation sémantique de la préposition sur un ensemble de contextes diversifiés que l'on expurge des effets de situation en maintenant les contraintes multimodales de l'expérience ; (ii) l'analyse de la forme même du marqueur. Cette seconde méthode supposerait de présenter la théorie des cognèmes, tâche irréalisable dans cette étude. Aussi se contente-t-on de mentionner que (i) *sur* et *sous* sont deux prépositions monosyllabiques à attaque sifflante, formellement susceptibles de constituer un micro-système aisément identifiable par les usagers (à la différence de *on / under* en anglais, *over / under* étant plus marginal, même statistiquement d'après google : moitié moins représenté que *sur / sous* français) ; et (ii) *sur* se range dans la série des prépositions et marqueurs en *-r* à sens dynamique / cinétique (*sur, pour, par, vers*, et les connecteurs *car, or*).

Dans le cas de la préposition *sur*, le processus sémantique activé se laisse analyser comme suit :

- (1) *Le livre est sur la table.*
La voiture roule sur la route.
Le chat miaule sur le toit.

Le locuteur,

- à l'intention de l'allocutaire (adresse exophasique) ou de lui-même (réflexion monologale ou endophasique),
- partant d'une entité thématique en cohésion discursive (*le livre, la voiture, le chat*),
- oriente l'attention de l'interprétant (*sur*) vers la partie supérieure d'un repère (*la table, la route, le toit*),
- spécifiant éventuellement au passage la nature ou les circonstances de l'interaction au moyen d'un verbe (*est, roule, miaule*). Cette opération n'est obligatoire que si le couple objet / support instancie les gabarits syntaxiques sujet / prédicat de la proposition, avec de nombreuses autres possibilités selon les sites syntaxiques instanciés dans les autres cas (adjectivations, adverbialisations).

On obtient ainsi quatre cas de figure cardinaux : la relation simple (*le hussard sur le toit*), la localisation (*le livre est sur la table*), le mouvement (*la voiture roule sur la route*) et la localisation d'un procès sans que le verbe ne spécifie la nature du rapport locatif (*le chat miaule sur le toit*). Ces variations de détail sont contextuellement motivées par les propriétés des éléments confrontés autres que la préposition (agent animé vs objet inanimé, type de procès ou rapport exprimé par le verbe s'il en est, connaissance culturelle d'éventuels clichés comme *chat / miauler / toit*, etc.). En excluant ces facteurs on peut délimiter le résidu opérationnel imputable à *sur*.

La notion de « partie supérieure » du repère semble triviale si on la réduit à une opposition abstraite, elle l'est nettement moins dès lors que l'on cherche à préciser quelle représentation en construisent les sujets interagissant dans le cadre du rapport dialogal aux objets et procès réels ou imaginés et en fonction des savoirs acquis par chacun dans l'expérience du monde, du groupe, et ce dans la même langue. Par « partie supérieure », il faut entendre la face de l'objet dont les locuteurs *savent par expérience qu'elle est exposée à l'incidence du champ gravitationnel dont ils éprouvent le ressenti en n'importe quel instant de leur existence vivante et consciente*, et en particulier l'instant d'interlocution inscrit dans le présent partagé ; cette acte de projection empathique est à l'origine de la relation porteur / porté proposée par Vandeloise 1986. La préposition *sur* spécifie une localisation complexe réalisée sur la base de la synthèse abstraite d'expériences sensorielles et psychologiques hétérogènes, multimodales : *sur* fait appel d'une part à la vision – l'objet est visible comme exergue saillante relativement à un repère qui ne le dissimule pas ; et l'objet entretient avec ce repère un rapport de force gravitationnelle, un conflit entre attraction et résistance analogue à celui que les interlocuteurs éprouvent vis-à-vis du sol ou de tout support intermédiaire et qu'ils appréhendent par le toucher et l'ouïe (canaux semi-circulaires de l'oreille interne pour l'équilibre). De ce croisement il ressort une configuration objet / support qui mêle le repérage visuel des positions objectives des entités concernées et la projection d'un rapport gravitationnel non perçu, mais imaginé et projeté comme par empathie sur le couple objet / support sur le modèle de l'expérience du corps propre : *sur* fait la synthèse d'une corrélation spatiale corrigée par un « préjugé gravitationnel ». Ce préjugé est manifeste si l'on considère les co-occurrences de *sur* et *sous*, comme préposition (*confidences sur ou sous l'oreiller*) ou comme préfixe (*sur- ou sous-facturé*) : une recherche google indique que l'ordre discursif est (i) *sur* et (ii) *sous* dans trois cas sur quatre, ordre discursif qui reproduit iconiquement le transit du vecteur gravitationnel relativement au repère ; ordre qui ne s'inverse que sous l'effet de présuppositions déterminantes (*dormir sous ou sur les ponts ?*).

Au plan théorique, cette définition de la valeur opératoire de *sur* s'inscrit dans un courant actuellement en plein développement dans divers paradigmes : (i) ce que l'on nomme *embodiment* en anglais, littéralement « incarnation », parfois traduit en français par *corporéité* ou *corporalité cognitive* ; l'idée est que les schèmes de représentation, loin de constituer des schèmes abstraits indépendants, fonctionnent comme des procédures récurrentes d'associations d'idées construites à travers l'expérience sensori-motrice du monde¹ et doivent leur structure terminale à ce processus génétique, généralement traité comme fait de métaphore. Et (ii) la théorie de l'enaction (Maturana & Varela), étroitement liée à la phénoménologie de la perception de M. Merleau-Ponty, est une théorie du vivant envisagé comme dynamique de co-détermination et co-évolution de l'être et de l'environnement : percevoir, c'est corriger la sensation en « enactant » une interprétation² par prise de décision en matière de catégorisation motivée par l'expérience antérieure d'occurrences analogues. Dans le cas de *sur*, imaginer spatialement un chat *sur* une table, c'est inévitablement présumer du rapport de force qui le lie à elle en fonction de notre propre expérience de situations semblables : la préposition *sur* ne décrit pas une configuration sensible, elle construit un rapport complexe par confrontation de donnée immédiates et mémorisées de natures hétérogènes, issues de sensorialités et motricités diverses ; comme tout marqueur linguistique, la préposition *sur*, en tant qu'action vocale, condense et réactive un profil enactif spécifique, qu'il faut comprendre pour maîtriser la polysémie prépositionnelle et le reprofilage propre aux locutions. Le recours intentionnel à cet opérateur dans le cadre de l'adresse vocale à autrui laisse l'impression qu'un émetteur encode une représentation qu'un récepteur décode, mais l'usage réflexif de la parole intérieure, réfractaire à la perspective encodagiste, révèle le caractère opératoire de l'action verbale sur son propre producteur, et la nécessité de modéliser l'effet cognitif des segments de parole sur l'ensemble de ses expériences plutôt que sur le seul récepteur extérieur consciemment interpellé.

Au plan pragmatique, l'interprétation des expressions recoupe cette valeur multimodale à des savoirs culturels relatifs aux couples objets / supports considérés et aux habitudes discursives les concernant. L'énoncé *la voiture roule sur la route* peut sembler étrange en ce que cette formulation amène l'interprétant à former une représentation prototypiquement conforme à un savoir qu'il détient déjà ; il s'agit en fait d'un énoncé à vocation pédagogique, le commentaire d'une vignette dans un manuel ; l'effet est de montrer à l'enfant par quels termes sont désignés les objets concernés et comment s'articule syntaxiquement la formulation du rapport qu'ils entretiennent : cet énoncé illustre la procédure verbale et fonctionne comme exemple métalinguistique d'un cas général. De manière générale, la notion d'anomalie joue un rôle central pour les constructions en *sur* : *la voiture roule sur le trottoir* est évidemment interprété comme atypique par rapport à la situation normale (cf. *Je suis sur Paris*, situation atypique, vs *Je suis à Paris*, neutre en la matière), et le sens lexical (*être sur les nerfs / dents*) convoque fréquemment un effet d'anormalité qui complète la valeur de précarité liée à la préposition *sur* (objet en position gravitationnelle instable relativement au support) : *ne marchez pas sur la route ni sur la pelouse, restez bien en rangs par deux sur le trottoir*. La situation est parfois complexifiée par des effets de réseaux : on peut *travailler sur Paris*, mais pas, comme le fait remarquer D. Leeman, *travailler sur le bureau*, sans doute pour cause d'ambiguïté (*bureau* : le meuble, ou le local ? – et par conséquence : *sur*, dans le sens localiste, ou dans un sens plus abstrait ?). On ne considère donc pas que l'ensemble des effets de sens seraient prédictibles à partir de la valeur opératoire proposée, même complexifiée par la multimodalité : la nécessité d'intégrer les savoirs culturels relatifs aux objets (concrets et abstraits) et aux habitudes discursives relativement à eux interdisent une approche déterministe du sens des tous à partir de ceux d'une sélection de leurs parties.

2. Variation contextuelle des emplois de *sur*

On précise ici quelques éléments centraux de la sémantique interprétative de *sur* en tant que préposition, c'est-à-dire hors des locutions où le figement discursif permet aux interlocuteurs de partager un savoir sémantique allant au-delà de ce que la préposition spécifie en elle-même. La clé réside dans la multimodalité sensorielle par laquelle *sur* construit un rapport objet / support de nature à la fois visuelle et énergétique. Le cas le plus commun est le visuel : *sur* fait construire à l'interprétation un rapport de type « dans la situation imaginée, l'objet X est repérable visuellement au dessus de et au contact du repère Y », le verbe spécifiant statiquement ou dynamiquement l'extension du rapport dans la durée, avec ou sans changement : *la bouteille est sur le frigo, le chat s'étire sur le tapis*. Le cas apparemment le plus problématique est le non visuel : l'emploi de *sur* fait construire à l'interprétation un rapport glosable sous la forme « dans la situation imaginée, l'entité entretient avec le repère un rapport de force antagonique semblable à celui qui me lie gravitationnellement à mon support » sous la forme d'une interaction dynamique : *je travaille sur la théorie de l'enaction ; le Grenelle de l'environnement organisera des colloques sur les énergies renouvelables*.

¹ Cf. dans les langues germaniques le cas des verbes attitudeaux humains comme *lie / liegen* « être allongé », utilisés comme verbes de localisation pour des objets inanimés. Dans certaines langues amazoniennes c'est l'ensemble des localisations spatiales objectives qui passe obligatoirement par l'un des verbes attitudeaux cardinaux (être suspendu / debout / assis / étendu) en fonction du dynamisme et de la stabilité du rapport objet / support. Ce phénomène, relativement évanescents dans les langues romanes, est crucial dans d'autres types linguistiques.

² *Enaction*, de l'anglais *to enact* « mettre en scène (théâtrale) », « produire ». L'emprunt terminologique est peu satisfaisant mais il est en usage parce qu'on ne connaît guère de candidat terminologique convaincant pour le remplacer. Cette théorie insiste donc sur le caractère dramatique de la « re-présentation » au sens littéral et rejette le caractère diplomatique de la « représentation » pensée comme substitut mental statique aux objets et phénomènes du monde physique, « délégué cognitif intériorisé » du monde naturel.

Selon cette approche, l'invariant opérationnel de *sur* en tant qu'opérateur de langue (son signifié de puissance ou sa forme schématique dans les modèles guillaumien et culiolien, en faisant abstraction ici des différences grammaticales majeures qui opposent ces théories) cumule les facettes visuelle et gravitationnelle du rapport ; et en discours, lors du processus d'actualisation, ajustement de la forme abstraite sans doute assimilable à un reprofilage au sens donné par Cadiot et Visetti dans le cadre de la sémantique des formes en linguistique, l'interprétation tend soit à conserver cette dualité (*le chat s'étire sur le tapis*), soit à la résoudre en sélectionnant l'une ou l'autre des modalités pertinentes au détriment de l'autre : la visuelle (*une mouche marche sur le plafond*) ou la gravitationnelle (*un colloque sur le réchauffement climatique* : rapport de tension conflictuelle entre deux agents abstraits, le colloque compris comme discours et le thème entendu comme problème à résoudre). Ce principe d'hétérogénéité multimodale comme principe de langue, et de spécialisation divergente des emplois en discours par élimination de telle ou telle facette, permet de rendre compte sans acrobatie de la diversité des effets de sens : *travailler sur*, en tant que marque d'un rapport de forces, doit peu à la notion visible de supériorité (sauf à considérer l'origine artisanale de l'expression en diachronie, que les locuteurs ne sont guère tenus de reconstruire pour que l'usage de la locution fonctionne sans son imagerie).

Un développement récent de la langue française parlée illustre la question de la multimodalité : de plus en plus, la préposition *sur* se substitue à *à* dans les contextes de localisation.

(2) *Je vis à Paris*

(3) *Je vis sur Paris*

Il est difficile pour l'heure de circonscrire et quantifier avec précision la pragmatique de l'alternance dans la mesure où l'entreprise exigerait un corpus filmé de dialogues spontanés, par exemple de collègues en situation professionnelle, et en disposant d'une bonne connaissance des individus en interaction (y compris leurs motivations). En revanche, à partir d'un corpus d'observations personnelles appréhendées en contexte et dans la diversité, on peut pour l'heure élaborer le système d'interprétation suivant.

Certains locuteurs, dont moi-même, alternent l'emploi de *à* et *sur* dans les mêmes propositions, comme : *je serai à / sur Paris la semaine prochaine*, en précisant éventuellement que *sur* implique une localisation différente de celle à laquelle l'allocutaire pouvait s'attendre. D'autres, selon mes constatations et d'après leurs propres déclarations et conscience métalinguistique en la matière (avec les décalages toujours possible entre l'idée que l'on se fait de son idiolecte et la réalité des pratiques inconscientes), semblent se concentrer sur des formulations du type *je travaille / j'habite sur Paris* à l'exclusion de leurs homologues en *à*. De même, pour la construction non locative *je travaille sur un article*, Google donne 54 occurrences, contre 12 pour la requête homologue en *à*, que pour ma part je ressens comme plus archaïque. Compte tenu de l'ignorance au moins partielle des interlocuteurs quant aux éventuels écarts entre leurs pratiques respectives, une adéquation incomplète entre le système de parole de l'un et les systèmes d'interprétations des autres est inévitable. On peut donc énumérer les facteurs suivants, diversement pertinents selon les sujets selon leurs pratiques personnelles, les situations, et leur compréhension des pratiques de l'autre :

- *à* opère une simple localisation, oppositive et distinctive par rapport à d'autres (*à Paris* impliquant « pas ailleurs », la liste étant totalement ouverte et non prédéfinie, si ce n'est par la connaissance des possibles concernant l'intéressé).
- Par rapport à cela, *sur* met en exergue la nature du rapport agentif par rapport au repère : dans un idiolecte où *à* alterne effectivement avec *sur*, *Je suis sur Paris* pose Paris comme lieu d'activité, par exemple l'exercice de la profession ou les soldes ; dans mon dialecte personnel on ne peut envisager ? *Je suis sur Montpellier pour les vacances / les congés*, le lieu de vacances étant par excellence celui de l'oisiveté aux yeux de la convention sociale ; un énoncé comme *Je suis sur Saint-Tropez* fonctionne dès lors que l'interlocuteur est réputé avoir connaissance du type d'activité impliquée par la localisation, par exemple un paparazzi en quête de reportage. Pour mon usage personnel, informer un collègue par téléphone en disant *je suis sur Saint-Tropez* apparaîtrait incongru si cette localisation n'est pas sous-tendue par la connaissance préalable, partagée et reconstituable, d'une activité liée au lieu, conforme à la facette « rapport de forces », par exemple un colloque, ou le fait que je sois connu comme praticien assidu de la planche à voile en presqu'île. Par contraste, *je suis à Saint-Tropez* est neutre : *à* crée un rapport de localisation, lequel peut surprendre si l'allocutaire n'était pas averti, mais la formulation n'a rien d'incongru en ce qu'elle ne laisse pas expressément entendre l'existence d'un savoir préalable.
- Pour les groupes de locuteurs qui, éventuellement, n'emploient que *sur* dans de tels contextes, le remplacement diachronique de *à* par *sur* peut s'envisager en termes de préférences selon deux critères : (a) dans le monde actuel où l'action de l'individu est la norme sociale à l'aune de laquelle on évalue toute situation ou comportement, il est politiquement préférable de laisser entendre que toute localisation exprimée est motivée par l'activité, quelle qu'elle soit : *Je suis sur Paris* « passe » mieux que *Je suis à Paris* ; et, vacances où pas, *Je suis sur Montpellier* laisse clairement entendre qu'on a quelque chose de précis à y faire.
- Un dernier critère important a trait à la dimension visuelle. La préposition *à* a une dimension spatialement aoristique en ce qu'elle repère un objet relativement à un locus envisagé hors de l'espace visuellement percevable par les interlocuteurs : localisation conceptuelle et abstraite ; géographique, mais pas environnementale ; intellectuelle, mais pas sensible. Par contraste, *sur*, par sa facette visuelle, implique que le repère appartient à l'environnement ambiant visuellement percevable, réel ou imaginé. Pour cette raison, dire *Je suis sur Paris* crée un effet du type « vision de Sirius » selon lequel l'interprétant construit un panorama synoptique des mouvements du sujet dans un espace géographique élargi perçu dans son ensemble. Cet effet

suppose de l'interprétant un minimum de connaissance des mouvements habituels du sujet (dans mon cas personnel, le fait que je triangule habituellement entre le lieu de travail parisien, la résidence personnelle provinciale, et de multiples colloques). Sur la base de ce savoir, *je suis sur Paris* stipule que Paris est une phase de mes déplacements, alors que *je suis à Paris* est indéterminé en la matière. Inversement, un énoncé comme *Xavier est sur Bazouges-la-Pérouse* est incongru si on ignore à la fois la nature de l'activité qui pourrait y motiver sa présence et le parcours habituel qui pourrait faire de cette ville l'une de ses étapes. Par contraste, *Xavier est à Bazouges-la-Pérouse* peut laisser le sentiment d'un manque d'informations, mais pas d'incongruité : le locuteur ne présuppose pas une connaissance partagée inexistante.

De ce qui précède, il ressort que la cohabitation des facettes visuelles et tactiles, des opérations de repérage et d'anticipation gravitationnelle, fait de *sur* un focalisateur du rapport dynamique objet / support et inscrit la localisation dans un environnement élargi conçu comme un espace visuel, concret ou abstrait, dont une vision panoramique peut être obtenue. Ces deux volets supposent un minimum de connaissance interlocutivement partagée, tant en ce qui concerne le rapport dynamique objet / repère que pour l'environnement où se situe la localisation. Il en découle un effet de présupposition qui fait de *sur* une préposition candidate à l'inscription par des constructions dans des locutions et à divers degrés de figement dans des contextes où l'interprétation sémantique sera nettement plus spécifique que ce que laisse prévoir la sommation compositionnelle des parties. Détaillons à présent le spectre des variations sémantiques des locutions elles-mêmes.

3. Typologie sémantique des locutions prépositionnelles en *sur*

3.1. Modèle expert et pratiques subjectives

Par définition, une locution prépositionnelle est le croisement d'une construction, par exemple *X est sur Y*, et d'un figement lexical partiel ou total, par exemple la paire *individu / paille* : *Jean est sur la paille*. Les locuteurs constatent dans l'environnement discursif de leur existence des constructions préinstanciées, différentes des compositions improvisées à l'instant de parole (*le chat est sur le frigo*) : la locution a statut de fait de langue fermée, voire verrouillée, et il règne sur son compte un consensus interprétatif sur la classe de situations auxquelles elle s'applique. La locution catégorise des situations diverses à l'aune d'une situation prototypique prise pour dénominateur commun symbolique : *être sur la paille* s'applique à une gamme hétérogène de symptômes tels que l'endettement, la tenue vestimentaire, le train de vie en général, etc.

En diachronie, la locution se forme lorsqu'émerge une situation prototypique comprise comme candidate pertinente à la symbolisation de situations analogues en terme de valeurs. La métaphore, dans sa littéralité, réside dans le fait diachronique de commencer à employer l'image matérielle pour des situations non-conformes, puis, en synchronie, dans le fait de faire cohabiter les interprétations globale et détaillée de la lexie, du moins pour les locuteurs qui, consciemment ou non, pratiquent la chose : dans « être sur la paille », la notion de paille est-elle effectivement reconnue, et le vis-à-vis des situations symbolisante et symbolisée est-il effectivement mis en œuvre par les sujets ? La solution au problème consiste à considérer que ces tournures portent la trace explicite d'une association d'idée conventionnelle qui a joué un rôle lexico-génétique, et que les locuteurs en synchronie ont accès à une reconstruction possible du processus associatif si leur sensibilité en matière de segmentation et leur connaissance culturelle des réalités sociales et historiques leur fournit l'arrière-plan, mais une telle décomposition n'est aucunement nécessaire à la pratique pertinente de la locution appréhendée globalement, sur la base de la conformité pragmatique de chaque exemplaire à l'historique ou plexus des exemplaires antérieures.

On se trouve donc dans l'obligation de distinguer des niveaux de cognition : le modèle associatif construit par la convention sociale et conservé comme trace par la locution dans sa littéralité métaphorique ; et la valeur opératoire construite par les sujets au cours de leur expérience individuelle de l'interaction dialogale dans les milieux sociaux et culturels qu'ils fréquentent habituellement. Un haut degré de fréquentation des modèles experts fournis par l'institution scolaire et autre peut mener à une conformation relative de la valeur opératoire individuelle au modèle expert, ou du moins à la connaissance du vis-à-vis ; une pratique auto-organisée de l'interaction mènera au contraire à une valeur opératoire émancipée. Cette divergence explique la cohabitation paradoxale de processus cognitifs apparemment « marqués » par la langue prise comme objet (phénoménologie de troisième personne) et de processus cognitifs porteurs du discours pris comme expérience interactionnelle dynamique (phénoménologie de première et deuxième personne), lesquels peuvent s'écarter des premiers.

3.2. Variation sémantique

La diversité des valeurs interprétables peut être répartie comme suit :

1) Localisation d'un sujet sur un support pris comme repère instable, et détermination des propriétés momentanées du sujet par les propriétés matérielles et/ou symboliques du support.

- Avec un support symbolique : *être sur la brèche* (< *attaque d'une forteresse*), *sur le qui-vive*, *sur un volcan*, *sur une poudrière*, *sur les nerfs*, *sur le carreau*³.
- Avec un objet aux propriétés perceptuelles non supportables dans la durée : *sur les charbons ardents*, *sur le gril*, *sur la sellette*, *sur la corde raide*.

³ Ancien français : *estre tué sur le carrel*, être étendu au sol mourant ou mort ; *carreau* : pavé plat de terre cuite (> *carrelage*).

- Avec un objet symbolisant l'usure : *sur les rotules, sur les jantes, sur les genoux.*

2) Localisation du sujet sur un support représentant un principe de mouvement, une trajectoire, un comportement : *sur la route, la voie, la trace, la piste, le déclin, le chemin, la mauvaise pente, la même ligne que, les rails, la lancée, sur orbite.* Le principe de trajectoire peut être figuré par une chaîne phonique : *sur l'air de* (< aria), *sur ce ton.* La chaîne phonique peut former dans son ensemble un discours ou un texte dont la teneur est résumée par un nom désignant une thématique ou une discipline : *une exposition sur le Ladakh, une enquête sur le racisme, un projet de loi sur le tabac, questions fréquentes sur le sujet, site interministériel sur les OGM.* Certains enchaînements sont suffisamment figés et grammaticalisés pour être envisageables comme locutions (*sur l'air de, sur la question de*), d'autres sont tout au plus des lexies, voire des improvisations, mais ils sont dans l'ensemble sous-tendus par la même famille de constructions jouant sur la même facette interprétative de la préposition : le rapport de force liant l'entité au repère et la détermination situationnelle que cela suppose, avec de fortes conséquences pour la question de l'aspect et de l'aktionsart (objet des travaux de J.-M. Merle).

Dans cette catégorie l'alternance *en / sur orbite* mérite une attention particulière. *En orbite* s'utilise lorsqu'il s'agit de faire visualiser l'expérience stabilisée de l'objet sur la trajectoire où on le repère sans pour autant spécifier la nature du rapport dynamique ou agentif qui les unit ; en matière d'aspect, l'en-cours est présenté comme non-borné, sans commencement ni fin déterminés :

- (4) *Séduite je suis en orbite comme un satellite
Qui tourne et gravite autour de lui*
- (5) *... Il y a neuf minutes que j'ai quitté la Terre pour ce voyage extraordinaire. Mach 25. Là tout s'arrête, tout se fige, comme immobilisés dans le temps, les moteurs se taisent soudainement... Je suis en orbite, je suis dans l'espace, mon rêve s'accomplit... (Patrick Baudry)*

Sur orbite, par contraste, met en exergue ce rapport en focalisant l'activité ou l'action de l'objet ou de la personne « sur orbite », au propre comme au figuré ; de ce fait le trait résultatif est mis en valeur, avec présupposition d'un processus d'ascension, matérielle ou figurée :

- (6) [blog – satisfaction de l'informaticien qui a résolu un problème technique :]
... là je suis sur orbite ... vol stationnaire ... si tu as raison, j'ai gagné ma journée !!!
<http://forums.macgeneration.com/4837762-post6.html>
- (7) [blog – satisfaction du mélomane écoutant pour la première fois un enregistrement dont la qualité est conforme à ses attentes :]
mmmmhshhhh ! je suis sur orbite ! cet album est à acheter les yeux fermés et à écouter les oreilles grandes ouvertes... une pure merveille de sensualité, de douceur et de tendresse... un moment inoubliable !
<http://musique.fnac.com/a1159471/Lisa-Ekdahl-Sings-Salvadore-Poe-CD-album?PID=2>
- (8) [blog – satisfaction de l'ascète qui réussit un jeûne religieux :]
L'après-midi du second jour est assez effroyable, mais le 9^e jour, je me sentirai mieux qu'au second ! C'est stupéfiant, mais c'est ainsi, après le 3^e jour, je suis sur orbite : Je n'ai pas faim.

Il est clair que Patrick Baudry n'est pas en train de parler du succès du lancement (*être sur orbite*) ni de l'action intentionnelle en cours, mais de l'expérience éprouvée dans une position donnée, comme le fait au figuré l'amoureuse transie ; inversement, l'informaticien, le mélomane et le mystique ont, au figuré, réussi leurs lancements respectifs et sont opérationnels sur les trajectoires où ils s'inscrivent intentionnellement. L'alternance, non aléatoire, est régulée par le type de rapport spécifiquement mis en scène par *sur*.

3) Localisation d'un sujet ou d'une action relativement à un repère compris comme situation, évènement ou procès déclencheur, généralement un nom déverbal : *sur le coup, sur l'heure, sur le moment, sur ces entrefaites, sur l'instant.* C'est la facette « rapport de force » qui détermine la pertinence sémantique de la préposition : on distingue à ce moment-là le patron *est entré dans le bureau* (simple localisation, rien dans le contenu du « moment » ne motive l'évènement) de *sur le moment, j'ai cru qu'il me draguait* (dans les propriétés qualitatives du moment vécu, quelque chose a motivé cette croyance ; d'où le caractère révolu de la croyance avec celui du « moment »). Dans le cadre d'une pratique technique ou méthodique : *un costume taillé sur mesure ; juger une personne sur les apparences.* Avec un évènement déclencheur à caractère verbal : *sur ces mots, sur ces considérations, sur ces bonnes paroles.* Le procès peut être une phase ritualisée dans une procédure, auquel cas il est compris comme condition nécessaire et suffisante : *sur le foi de, sur présentation d'un carton d'invitation, sur ordre du juge, sur injonction du tribunal, sur instruction de la préfecture, sur recommandation du comité de pilotage, sur commission rogatoire, sur décision de l'arbitre, sur délibération du jury, une attestation sur déclaration d'honneur (sur l'honneur).*

3.3. Effets gestaltiques

Derrière cette diversité thématique et culturelle transparait l'unité du processus interprétatif en jeu : la construction ou la récupération d'une Gestalt ; la compréhension d'une forme relativement au fond avec lequel elle entretient un rapport solidaire. Une action se comprend « sur » un terrain, un comportement émotionnel « sur » un contexte situationnel, un discours « sur » un thème, une danse « sur » un air, une libération « sur » une décision du juge. Ce n'est pas que ces situations se « ressemblent », mais que la parole met à disposition des locuteurs une procédure

d'organisation schématique générale capable d'établir des rapports homologues entre des couples forme / fond de natures diverses, concrets et abstraits. Il n'est pas nécessaire que les sujets reconnaissent l'homologie ; l'essentiel pour que la parole fonctionne, tant à la réflexion qu'à la communication, est que le protocole d'élaboration du sens suive cette procédure unifiée par la marque commune : le marqueur *sur* « ne veut pas dire », il « fait faire ».

Il convient également de trier les classes sémantiques relevant d'un parler commun de celles qui manifestement émanent uniquement des modèles experts et auxquelles ne se conforment que les sujets pratiquant les interactions en question, dans les situations et environnement adéquats. On trouve par exemple :

(9) *Le ministère, sur suggestion de l'UNAF, lance un concours pour un cartable modèle.*

(10) *Sur suggestion des élèves, les segments [EF] et [BC] sont mesurés au cours de l'animation.*

Mais on peut prédire que personne ne produira spontanément, sans intention transgressive ludique :

(11) *Sur suggestion de ma fille, j'ai changé de téléphone portable.*

(12) *Sur proposition de ma femme, nous allons acheter un lave-vaisselle.*

La locution n'est utilisable que lorsque l'acte déclencheur qu'elle introduit est reconnu comme faisant normalement partie de la procédure : il est usuel, dans le cadre d'une activité pédagogique, qu'un enseignant procède à une manipulation « sur proposition des élèves » ; en revanche, l'achat d'un téléphone ou d'un lave-vaisselle n'est prototypiquement pas assujéti à une proposition émanant formellement d'un membre de la famille : il n'existe pas de Gestalt convenue sur la question ; dès lors que la locution relève d'un jargon professionnel, elle ne peut en être extraite, si ce n'est par jeu (commentaire d'une photo trouvée sur un forum) :

(13) *Un petit brin de folie sur suggestion de Françoise*

La cohérence du rapport gestaltique joue un rôle déterminant dans les locutions expertes, mais elle est loin d'être absente des improvisations profanes. Un énoncé comme *les voitures roulent sur la route* (manuel de lecture pour école primaire) ou *le chat dort sur le tapis* est recevable parce que le rapport présenté est reconnu comme prototypique et interprétable quant à la nature du rapport objet / support. *Le chat miaule sur le balcon* reste acceptable si l'on conçoit le balcon comme lieu d'affichage et d'expression de l'animal [énoncés extraits en l'état de chats] :

(14) *Quand aux Chats, j'en ai 4 dont une qui si je l'oublie dehors la nuit, miaule sur le rebord de la fenêtre à tue tête, tu vois heureusement que je dors pas trop mal ces derniers temps...*

(15) *moi mon chat miaule tt le tps, le soir dans son quarts d'heure de folie mon chat c roméo... il miaule sur le balcon*

C'est en principe *Juliette* qui occupe le balcon et *Roméo* qui lui fait la sérénade depuis la rue, mais malgré cet amalgame, qui a toutes les chances de passer inaperçu, la Gestalt est formée avec succès et la relation *chat / miauler / balcon* pertinente dans ce contexte ; autrement, l'association pose problème :

(16) *Qu'est ce qu'il a à miauler sur la table, ce chat ?*

(17) *Quand je suis sorti dans la cour ce matin, à la place de mes tartines grillées, il y avait le chat qui miaulait sur la table. Je lui ai vite dit de descendre de là parce que si maman le voyait, il se serait pris un coup de balai sur les fesses ! L'autre jour maman lui a même envoyé l'arrosoir pour le chasser. Elle vise trop mal : c'est la chaise qui est tombée et le chat a sauté tranquillement de la table en la regardant comme s'il la narguait.*

(18) **MA CHATTE MIAULAIT SUR LA TABLE**

Ma petite chatte n'est plus des nôtres...C'était un autre vétérinaire aujourd'hui au cabinet ! Il m'a dit que la chatte avait un coryza bien prononcé et qu'elle aurait besoin d'un traitement lourd. Ansuite il m'a dit qu'il soutenait aussi la possibilité d'un sida ou d'un cancer ! Ma chatte miaulait sur la table... Quand je l'ai vu j'ai eu les larmes aux yeux. On a procédé au test... j'ai patienté 20min dans la salle d'attente. Quand je suis rentrée de nouveau dans le cabinet le vétérinaire m'a dit de m'asseoir et m'a dit qu'il avait une très mauvaise nouvelle !!

Dans les trois occurrences qui précèdent, le rapport *chat / miauler / table*, intrinsèquement incongru, est (i) traité comme tel par l'interrogation, (ii) ignoré au regard de l'urgence à le chasser (mais reconnu tel par la dislocation), et (iii) interprété en contexte comme symptôme de la souffrance de l'animal : *ma chatte miaulait sur la table* ne fonctionne que comme indice d'une interprétation déterminée par le contexte avant, c'est-à-dire dans le cadre d'une gestalt construite par le discours (la table n'est pas un lieu de miaulement ordinaire, mais ce chat souffre, et miaule indépendamment de sa relation au support physique). Ces variations indiquent que les locuteurs ne se contentent pas d'une opération de localisation. La teneur du rapport objet / support est prise en compte et évaluée à l'aune des connaissances acquises en la matière : si la détection d'une non-conformité a une incidence directe sur la structure syntaxique (interrogation, dislocation), celle d'une conformité n'en a pas (assertion simple). Ces variations sont révélatrices de la cohérence cognitive des opérations modélisées et de la complexité multimodale de la préposition, accentuée dans le cadre du figement locutionnel : *jouer cartes sur table* ne se comprend que si la table est culturellement comprise comme le lieu du dévoilement de son jeu au regard de l'adversaire, par opposition à la dissimulation du contenu de la main : la table comme lieu d'exposition (comme la route comme lieu de circulation). Ainsi la pratique de la locution requiert la connaissance de l'ensemble du contexte présidant à la formation de la

gestalt : la locution (*cartes*) *sur table* condense un résumé implicite de l'ensemble des opérations sémantiques improvisées linéairement dans le discours pour des expressions non instituées comme (*miauler*) *sur la table*.

4. Bilan : comparaison avec les locutions prépositionnelles en *sous*

On a montré comment les locutions en *sous* distinguent très précisément deux classes sémantiques : celles, majoritaires, qui reposent sur la valeur gravitationnelle de la préposition figurent une relation de type coercitif (causation, contrôle) – *sous le contrôle de*, *sous la direction de*, etc. ; et celles, minoritaires, qui soulignent la dimension visuelle du rapport en faisant du repère un masque, un « cache », un écran dissimulant l'objet repéré au regard des interlocuteurs : *sous prétexte de*, *sous couleur de*, *sous toutes les coutures*. Les locutions en *sous* se spécialisent sémantiquement dans l'une ou l'autre des facettes de la construction multimodale signalée par la préposition *sous* envisagée dans ses emplois improvisés et hors locution, du type *le chat est sous la couverture*.

Pour les locutions prépositionnelles et lexies en *sur*, la situation est comparable, mais moins radicalement tranchée, et se présente sous la forme d'un continuum. Pour la majeure partie des locutions, et en particulier les plus populaires, celles qui qualifient les états émotionnels par la circonstance matérielle imagée (*sur le gril*), l'emprunt d'une scène concrète fait que la dimension spatiale visuelle reste pleinement activée et cohabite avec la dimension gravitationnelle, à savoir le rapport de force liant l'objet au support et l'interaction qui co-détermine leurs états respectifs. Pour le second ensemble, minoritaire, plus littéraire et plus confiné dans des genres discursifs associés à des milieux professionnels, techniques, sociaux reconnus et déterminés (*sur décision de*, *sur l'heure*, *sur mesure*) la dimension visuelle et spatiale est totalement occultée au profit du seul rapport de forces entité / support, créant des rapports dynamiques, à la fois logiques et aspectuels de type cause / effet, condition nécessaire / déclenchement, méthode / résultat, d'autant plus abstraits que l'implication des conditions rituelles de réalisation occulte les circonstances matérielles de l'enchaînement des processus.

On conclut donc que les locutions en *sur* et *sous*, en tant que routines interlocutives relativement figées et supposant un entraînement partagé aux conditions pragmatiques d'emploi, reposent bien sur les valeurs opérationnelles de base des prépositions qu'elles incorporent, mais ces valeurs sont elles-mêmes complexes parce que polyfacétiques et multimodales, confrontant l'expérience et la projection de sensorialités et motricités diverses et empruntées à des sites et moments hétérogènes ; en sorte que les locutions, restreignant la pertinence sémantique de la préposition dans des directions divergentes en diachronie selon les contextes, mettent en synchronie à disposition des sujets des modèles lexicaux porteurs des traces de ce devenir mais qu'ils ne sont pas tenus de mettre en œuvre s'ils s'en tiennent à une pratique exemplariste fondée sur l'usage et non orientée par la métaconnaissance déclarative. Selon cette distinction entre diachronie de la cognition collective à traces environnementales et synchronie des interactions cognitives individuelles, on comprend pourquoi le fait de langue donne souvent à voir autre chose que les démarches sémantiques qu'il est raisonnable de prêter aux sujets, et la distinction des niveaux permet de traiter au linguiste de traiter les deux questions à la fois : comment l'individu développe son propre système interlocutif dans l'environnement de l'historique des traces des interactions passées qui lui sont fournies par les modèles, parentaux et autres, qu'il peut constater, imiter ou non, qu'il doit interpréter, et avec lesquelles il compose.

CNRS UMR 7714 (MoDyCo) – Université Paris Ouest (Nanterre-La Défense)

Bibliographie

- BOTTINEAU, D. (2008a), « La morphosyntaxe allocutive du sens grammatical », *Revue de Sémantique et Pragmatique* 19/20, 71-98.
- BOTTINEAU, D. (2008b), « *Heureux comme un poisson dans l'eau, anxieux comme un humain sous l'eau* : les locutions prépositionnelles en *sous*, une routine énonciative variable », *L'Information grammaticale* 117, 13-17.
- BOTTINEAU, D. (2010), « Language and enaction », in J. Stewart, O. Gapenne & E. Di Paolo (éds), *Enaction : towards a new paradigm for cognitive science*, Cambridge, Mass. : MIT.
- CADIOT, P. – VISETTI, Y.-M. (2001), *Pour une théorie des formes en sémantiques, motifs, profils, thèmes*, Paris : Presses Universitaires de France.
- CADIOT, P. (1997), *Les prépositions abstraites en français*, Paris : Armand Colin.
- CROFT, W. – CRUSE, D. A. (2004), *Cognitive linguistics*, Cambridge University Press.
- DOUAY, C. (2000), *Éléments pour une théorie de l'interlocution. Un autre regard sur la grammaire anglaise*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes.
- FRANCKEL, J.-J. – PAILLARD, D. (2007), *Grammaire des prépositions*, Paris : Ophrys.
- GAATONE, D. (1976), « Locutions prépositives et groupes prépositionnels », *Linguistics* 167, 15-33.
- GALLESE, V. – LAKOFF, G. (2005), « The brain's concepts : the role of the sensory-motor system in conceptual knowledge », *Cognitive Neuropsychology* 22 (3/4), 455-479.

- GOLDBERG, A. (1995), *Constructions: A construction grammar approach to argument structure*, Chicago : University of Chicago Press.
- GOLDBERG, A. E. (2006), *Constructions at Work. The Nature of Generalization in Language*, Oxford : Oxford University Press.
- GROUSSIER, M.-L. (1997), « Prépositions et primarité du spatial : de l'expression de relations dans l'espace à l'expression de relations non-spatiales », *Faits de Langues* 9, 221-234.
- LAKOFF, G. (1987), *Women, Fire and Dangerous Things, What Categories Reveal about the Mind*, Chicago : University of Chicago Press.
- LANGACKER, R. W. (1987), *Foundations of Cognitive Grammar. I. Theoretical prerequisites*, Stanford : Stanford University Press.
- LAUWERS, P. (2008), « Les locutions prépositives en *sous* et leurs pendants en néerlandais », *L'Information grammaticale* 117, 47-51.
- LAVIE, R.-J. (2008), « Interspeaker variation and learnability in an exemplar-based productive model », in G. Desgulier, J.-B. Guinard & J.-R. Lapaire (éds), *Du fait grammatical au fait cognitif. From Gram to Mind* (2 volumes), Bordeaux : Presses Universitaires de Bordeaux.
- LEEMAN, D. (1998), *Les circonstants en question*, Paris : Kimé.
- LEEMAN, D. (2007), « De la préposition à la locution prépositionnelle », *Modèles linguistiques* 55, 7-15.
- MATURANA, H. R. – VARELA, F. J. (1980), *Autopoiesis and cognition: the realization of the living*, Reidel : Dordrecht.
- MERLE, J.-M. (2008), « Prépositions et aspect », *L'Information grammaticale* 117, 52-56.
- MERLEAU-PONTY, M. (1945), *Phénoménologie de la perception*, Paris : Gallimard, coll. 'Tel'.
- TALMY, L. (2000), *Toward a cognitive semantics, vol 1 : concept structuring systems*, Cambridge, Mass. : MIT Press.
- VANDELOISE, C. (1986), *L'espace en français*, Paris : Le Seuil.